

Présentation

La dernière bastille

Pierre Salducci

Number 82, Fall 1999

Scènes de la vie gaie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13547ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Salducci, P. (1999). Présentation : la dernière bastille. *Moebius*, (82), 5–12.

PRÉSENTATION

La dernière bastille

Tout le monde ne s'entend pas encore pour définir ce qu'est la littérature homosexuelle, pour lui trouver un nom ou pour identifier quels sont les écrivains qui produisent cette littérature; cependant une chose est sûre: cette littérature existe. Elle existe puisqu'elle s'écrit, mais elle est dépréciée, parfois même par les membres de la communauté gaie, et elle subit à l'heure actuelle une importante discrimination. La littérature homosexuelle en est encore au stade de la reconnaissance, elle a besoin d'être identifiée, nommée, balisée, lue et soutenue. Sur le plan littéraire, c'est l'ultime combat, l'ultime défi.

N'importe quelle autre littérature se porte mieux que la littérature homosexuelle. La littérature féminine (ou féministe), la littérature du Sud des États-Unis, la littérature noire, le polar, la littérature érotique, les écrits engagés et politiques, les littératures régionales: toutes ces façons de regrouper dans une même démarche, dans une unité de ton ou de revendication un certain nombre d'œuvres et d'auteurs ont aujourd'hui acquis leurs lettres de noblesse. Ces littératures sont enseignées, défendues, reconnues — peut-être pas par la planète entière, peut-être même parfois de façon très locale, mais en tout cas sans aucun scepticisme — et il ne viendrait à l'esprit de personne de dire que la littérature noire n'existe pas ou que la littérature des femmes ne compte pour rien ou que ce qui s'écrit dans tel ou tel pays n'est qu'un sous-genre méprisable et sans valeur. Seule la littérature homosexuelle se heurte encore à ce genre de réticence et à d'importants préjugés qui semblent parfois indéracinables. Pourquoi? Parce que, qu'on le veuille ou non, la littérature

homosexuelle repose sur un interdit, celui de l'homosexualité.

Certaines personnes ont beau être plus ou moins à l'aise avec l'homosexualité, un certain climat d'homotolérance a beau s'instaurer dans certaines sociétés, il n'en demeure pas moins que l'homosexualité reste un tabou, car elle a toujours été classée du côté du mal, de la faute, du péché, du marginal, du hors-norme, etc. Ainsi dit-on encore qu'on «avoue» son homosexualité, comme si c'était une faute. Moi, je n'avoue pas mon homosexualité, je la vis, je la revendique, comme je vis et revendique ma langue et ma culture. Au quotidien, sans même y penser. On dit aussi que les gens la «tolèrent», comme ils le font d'un défaut. Moi, je n'ai rien à faire tolérer à personne, pas plus mon homosexualité que la couleur de mes yeux ou que mon orientation politique. Cela fait partie de moi, un point c'est tout. Depuis quelques années, on a eu beau tenter de modifier de telles perceptions en lançant des mouvements de «fierté» gaie, cela ne change rien; lorsqu'il faut choisir, l'homosexualité se retrouve presque systématiquement du côté du négatif.

L'homosexualité remet en cause de nombreuses conceptions morales, sociales, religieuses, politiques et humaines. Elle ébranle les fondations de tout un édifice de valeurs que certains ont pris tant de temps et tant de soin à ériger au fil des siècles, et qui a été adopté tel quel comme modèle et référence par presque toutes les sociétés et les civilisations; l'homosexualité remet en cause l'être essentiel de l'individu, son essence, sa nature, son intimité, son rôle, son destin et son cœur — ce qui explique qu'elle le fait souvent dans la douleur, dans la confrontation, voire dans la haine — et cela rejaillit sur tout. Ainsi modifie-t-elle entre autres la conception traditionnelle de l'amour, du couple, de l'hérédité et de la sexualité. Ce n'est pas rien! Dès lors, reconnaître la littérature homosexuelle, la placer au même rang que bien d'autres littératures aujourd'hui reconnues, c'est donner un grand coup de masse dans toute cette structure morale, sociale, religieuse, politique et humaine. Tout comme reconnaître

le couple homosexuel ou le droit pour les homosexuels d'adopter des enfants.

Littérature, adoption, couple, sexualité sont les multiples facettes d'un seul ensemble qui est avant tout celui de l'homosexualité et lorsqu'on dit littérature gaie, couple gai, adoption gaie, sexualité gaie, santé gaie (qui font tous l'objet de terribles débats et de terribles contestations), ce qui pose un problème dans tout ça, c'est le petit adjectif «gai» et non véritablement des questions de littérature, de couple, d'adoption, de sexualité ou de santé. Tout cela est du même acabit. Cela se tient, comme une réaction en chaîne et chacun sait très bien que si l'on commence par reconnaître le premier maillon de la chaîne, il faudra reconnaître tous les autres par la suite, que si l'on dit oui au couple gai, il faudra dire oui presque aussitôt à l'adoption gaie et que si l'on dit oui à la littérature gaie, il faudra dire oui un jour ou l'autre au couple et à tout le reste. Ainsi, reconnaître ou pas la littérature gaie, pour bien des gens, n'a finalement rien à voir avec la littérature mais seulement avec «reconnaître les gais». Tout le débat se limite à ça — si l'on peut parler d'un débat tellement bien souvent sont pitoyables, ridicules et pauvres les objections et les arguments du camp opposé. C'est toute cette réaction en chaîne que bien des gens veulent absolument éviter, quitte à être injustes, injustes envers la littérature, injustes envers les droits fondamentaux de l'Homme et les règles les plus élémentaires d'égalité. On comprend bien que cela ne puisse se faire en un instant. Mais quelle autre raison, sinon, parviendrait à expliquer le manque persistant de reconnaissance de la littérature homosexuelle et son absence totale de statut aujourd'hui encore?

Dans les faits, si l'on s'en tient à des considérations purement littéraires, ce qui devrait toujours être le cas, on s'aperçoit très vite que rien, mais absolument rien, ne devrait venir faire obstacle à la reconnaissance de la littérature gaie. Dès à présent, regardons-y d'un peu plus près. Tout d'abord, on ne peut toujours pas lui reprocher d'être une littérature trop jeune, sans passé et sans histoire... Au contraire, certains textes

homosexuels comptent presque parmi les plus anciens vestiges littéraires que possède l'humanité puisqu'ils remontent à l'Antiquité. Ce sont des textes fondateurs. Il suffit de penser au patrimoine que nous ont laissé tant d'auteurs grecs et latins qui chantaient l'amour entre hommes dès les origines de notre ère (Pétrone, Platon, Stace, Tibule, sans compter le *Satiricon* de Boccace), mais aussi à tous les écrivains des siècles derniers comme Pierre-François Lacenaire, le comte de Lautréamont, Théophile de Viau, Jacques Vallée des Barreaux, Claude Le Petit, Christopher Marlowe, Herman Melville, Montaigne, Shakespeare, Antonio Ranieri, Ihara Saikaku, Edward Irenseus Prime Stevenson, John Addington Symonds, Lucilio Vanini, le marquis de Vauvenargues, Paul Verlaine, Villon, etc. Ensuite, on ne peut pas non plus lui reprocher de manquer de grands noms, voire de génies littéraires. Ce serait faire insulte à toutes ces figures de l'homosexualité qui ont jalonné l'histoire de bien des pays depuis quasiment la nuit des temps et parmi lesquelles on pourrait citer en vrac Yukio Mishima, Pier Paolo Pasolini, Marguerite Yourcenar, André Gide, William Shakespeare, E. M. Forster, Tennessee Williams, Jean Genet, Jean Cocteau, etc. Ce sont eux qui ont donné à la littérature homosexuelle ses lettres de noblesse. Enfin, on ne peut guère non plus lui reprocher de manquer de titres, la littérature homosexuelle étant certainement un des courants littéraires qui a connu la plus grande expansion (je parle ici simplement en termes de quantité) au cours des dernières décennies — les collections, les livres et les revues spécialisées n'ayant cessé de se multiplier au fur et à mesure que cette pratique littéraire se généralisait. La littérature homosexuelle possède même ses héros et ses martyrs. Il suffit de penser à des auteurs comme Éric Jourdan, dont le brillant roman *Les mauvais anges* fut interdit à la vente par le gouvernement gaulliste, ou, cas plus dramatique encore, à l'écrivain cubain Reinaldo Arenas, qui cachait ses écrits et les enfouissait dans le sable des plages par peur d'être découvert, accusé, emprisonné et torturé, comme il l'avait déjà été. Pensons également à Oscar Wilde, emprisonné et

humilié, ainsi qu'à René Crevel, un des plus brillants éléments du courant surréaliste, qui se suicida avant même la trentaine parce que les autres membres du groupe ne parvinrent jamais à accepter son homosexualité. Ajoutons que la littérature homosexuelle possède même ses mythes et ses légendes grâce à *David et Jonathan* que certains considèrent déjà comme la version gaie de *Roméo et Juliette*.

Tous les éléments semblent donc en place pour pouvoir consacrer indubitablement l'existence et le rayonnement de la littérature homosexuelle. Et pourtant il y a loin de la coupe aux lèvres. Dans les faits, la mise à l'écart perdure. La littérature homosexuelle est probablement la seule à ne pas figurer systématiquement dans les bibliothèques des villes et des universités, à ne pas posséder ses propres archives, ses centres d'études et à n'être jamais répertoriée sous sa véritable nature dans les ouvrages de référence, la seule aussi à être censurée régulièrement voire interdite par des systèmes politiques ou autres, la seule à devoir circuler sous le manteau, grâce au bouche à oreille, et à devoir se battre encore, livre après livre, pour trouver un éditeur compatissant (au point que l'auto-édition est florissante dans ce milieu), la seule à laquelle les organismes subventionnaires trouvent acceptables de refuser leur soutien sous prétexte qu'elle n'est pas de la littérature ou parce que son contenu pourrait être une soi-disant incitation permissive aux yeux de certains, la seule à être muselée par les médias, etc. Et tout ça pourquoi? Parce que dans «homosexuel», il y a le mot «sexe» et que le sexe fait peur, qu'il est associé par bien des gens à la pornographie. Parce que les gens qui soutiendraient trop visiblement la littérature homosexuelle, qu'il s'agisse d'éditeurs, de journalistes, de professeurs ou même tout simplement de lecteurs, ont peur d'être considérés eux-mêmes comme des homosexuels. Comble de l'ironie, les homosexuels eux-mêmes hésitent à se montrer solidaires de cette littérature, comme nous le rappelle Edmund White dans *La bibliothèque qui brûle* [p. 179-180]: «Il y avait aussi une prodigieuse autorépression chez les directeurs

littéraires homosexuels. Ils refusaient les livres gais parce que, s'ils avouaient les aimer, il leur aurait fallu les défendre dans les réunions éditoriales, au risque de laisser soupçonner leur homosexualité à leurs collègues.» Concrètement, cela ne fait que quelques années qu'une véritable mobilisation s'est mise en place au sujet de la littérature homosexuelle, devenue la littérature gaie au fur et à mesure que progressait l'affirmation de ce mode de vie. Et encore s'agit-il d'une mobilisation très partielle, très souvent discutée ou remise en cause et exposée en permanence au risque du découragement et de la fatigue tant les résultats sont maigres par rapport aux efforts demandés.

Rappelons que le mouvement de Stonewall date seulement de 1969, et que *The Violet Quill* ne fut fondée qu'en 1979, seule initiative de ce genre à ce jour et dont il reste si peu aujourd'hui. On a donc d'un côté les tabous, les préjugés, la censure et la peur, et d'un autre un mouvement fragile, une absence dramatique de moyens, un manque flagrant de visibilité, d'unité, de concertation et d'organisation. Bien entendu, tout cela est lié. Tant que les préjugés et que les vieux réflexes domineront notre façon de voir, de penser et d'agir, il n'y aura que très peu de chances de faire évoluer la situation. C'est pourquoi la reconnaissance de la littérature gaie peut prendre parfois la forme d'un combat et d'un militantisme, comme ce fut le cas pour les autres littératures minoritaires en leur temps. Parmi les artisans de cette reconnaissance, plusieurs rêvent déjà du jour où l'appellation littérature homosexuelle ou littérature gaie ne posera plus aucun problème à personne, au point de risquer même de tomber en désuétude. D'ici là, sur le plan de la liberté d'expression et de la reconnaissance publique voire institutionnelle, la littérature homosexuelle appelle à une prise de conscience permanente ainsi qu'à une évolution radicale de la situation et des mentalités.

La littérature gaie, c'est le dernier tabou, la dernière bastille. Il reste bien des murs à abattre et des prisons à détruire avant d'exister enfin en pleine lumière.

La revue *Mæbius* est la première revue littéraire de la francophonie (à l'exception des revues spécifiquement gaies, bien sûr) à avoir accepté d'ouvrir ses pages à une sélection de textes mettant en scène le vécu et l'imaginaire des hommes et des femmes homosexuels. J'ai été très heureux quand Robert Giroux m'a proposé la direction de ce numéro, car c'était un rêve que je caressais depuis longtemps. Non seulement de diriger un numéro, mais surtout un numéro gai dans un contexte qui n'était pas particulièrement gai. C'est ça l'intérêt. Tout d'abord parce que, d'une certaine façon, ce numéro de *Mæbius* constitue une étape de plus pour faciliter la reconnaissance de la littérature homosexuelle et que cela me tient à cœur, mais aussi parce que c'est un geste d'ouverture, une excellente occasion de jeter des ponts entre la communauté gaie et les autres, de combattre les préjugés, une fois de plus, et de proposer autre chose que les clichés habituels sur notre vécu, notre imaginaire, nos rêves, nos difficultés, nos aspirations, etc. (Entendons-nous bien, il s'agit avant tout ici d'une démarche littéraire et non sociale ou de quelque autre ordre que ce soit, mais quand même...) Enfin, ce numéro m'a donné la possibilité de travailler avec des auteurs que j'aime, d'en découvrir d'autres et, surtout, de les faire découvrir. Que demander de plus?

Dans ce numéro, nous avons adopté le parti de choisir des textes proposant une représentation significative de l'homosexualité, masculine comme féminine, sans nous soucier de l'orientation sexuelle des auteurs. En effet, je compte parmi ceux qui pensent (mais c'est aussi un sujet de débat) que la littérature homosexuelle n'est pas forcément le propre des personnes homosexuelles. Tout comme il existe des gais qui ne disent pas un mot sur l'homosexualité dans leurs livres, on peut très bien ne pas être gai et donner une place importante à l'homosexualité en littérature, ce qui est la cas notamment de romanciers comme André Brochu, Gérard Bessette, Vincent Lauzon, Yves Thériault, Francis Dupuis-Déri, Suzanne Favreau, Louise Cartier, Marc Gendron et Claude Jasmin, pour ne citer que

ceux-là. La seule chose que nous avons demandée aux auteurs était d'être explicite, que le lecteur n'ait pas à lire entre les lignes ou à décoder le texte pour comprendre qu'il s'agit d'une scène de la vie gaie et lesbienne. C'est donc dans ce sens qu'ont été lues et retenues les nouvelles qui sont proposées ici, d'où l'idée de ces «scènes de la vie gaie» qui sont devenues le thème du numéro. «Scènes de la vie gaie», c'est-à-dire mise en scène de l'homosexualité, représentation d'un vécu particulier, d'une différence, dans des contextes et par des gens dont la réalité est souvent peu connue. Le résultat? Tout sauf un recueil érotique. Car parler de la vie gaie, ce n'est pas nécessairement parler de sexualité, comme on le pense souvent. Dans les faits, l'homosexualité, ne l'oublions pas, est avant tout un sentiment, un sentiment amoureux, et parfois, un mode de vie. Un élan de passion: *À chaque son de cloche* de Cédric Laval, *L'homme au regard à la fois serein et craintif* de Paul-François Sylvestre. Des rencontres: *Pointé au sud* de Guy Poitry, *Ondes de choc* de Geneviève Pastre, *Frédéric* de Normand Labrie. Des colères: *Vingt-quatre heures dans la vie d'une gouine* de Marine Rambach, *Ali l'envoûtant* de Karim Nasser, *Antipoème* de Jean-Paul Daoust. Des obsessions: *La fosse aux serpents* de Barbara Brèze, *Le photomateur* de Jean-Paul Tapie. Une certaine réflexion: *L'effet bénéfique de la prière* de Pierre Manseau, *Les enfants d'Héloïse* d'Hélène de Monferrand. Des déceptions et des regrets: *Premier geste* de Johanne Cadorette, *Tu es morte* de Josée Plourde. Un sentiment de vengeance également, parfois: *Suite et fin* de Danielle Charest. Bref, des «vues sur la vie» comme nous le rappelait Marguerite Yourcenar en citant les mots du poète.

Pierre Salducci